

ans ! il y a deux ans déjà que mon malheureux fils est mort et que j'ai fait le serment de retrouver son enfant abandonnée. Ah ! je commence à désespérer, je commence à croire que la tâche est impossible et que je mourrai moi-même du chagrin de n'avoir pu l'accomplir !

— Il ne faut jamais désespérer, monsieur Savaron. Je vous ai promis de réussir et je tiens toujours mes promesses. Je réussirai.

— Que de fois vous m'avez répété pareille affirmation ! Que de fois vous avez aussi remonté mon courage ! mais je suis maintenant à bout de forces et d'espoir. Si vous devez réussir, Godelaine, il faut vous hâter. Sans cela, il sera trop tard. Comment voulez-vous que la triste existence que je mène puisse se prolonger encore longtemps ?

— Il vous faut pourtant faire effort pour la prolonger trois ou quatre mois.

— Trois ou quatre mois ? Et ce temps écoulé serons-nous plus avancés qu'aujourd'hui ? Ne direz-vous pas : "quelques mois encore ?" Autrefois, dès que vous arriviez, la première parole que je vous adressais était une question. Je me figurais toujours que vous apportiez quelque bonne nouvelle : "Qu'avez-vous appris ? . . . . . Qu'avez-vous trouvé ?" — Mais tant de fois vous m'avez répondu : "rien encore, " que maintenant vous le voyez, j'ose à peine vous interroger.

L'homme d'affaires sourit.

— Peut-être avez-vous tort, aujourd'hui, de ne pas interroger, monsieur Savaron.

Le vieillard se leva tout droit et, fort pâle, d'une voix tremblante :

— Ah ! vous savez quelque chose ?

— Oui.

— Et vous ne me disiez rien ! et vous attendiez que je vous interroge ! au lieu de me crier en entrant : "j'ai trouvé !" Ah ! c'est mal, Godelaine ! . . . mais non, je ne veux pas vous faire de reproches. Vite, parlez, mon bon Godelaine, ayez pitié de mon impatience. . . . .

— Là ! calmez-vous, monsieur Savaron, et écoutez-moi. Je sais quelque chose en effet, mais peu de chose encore. J'ai retrouvé la piste de la femme de votre fils. Elle a quitté l'Europe depuis quelques années pour aller en Amérique et je sais même dans quelle ville : à New-York. Il y a tout lieu de croire qu'elle s'y trouve actuellement et, dans tous les cas, eût-elle quitté New-York, nous la retrouverions facilement maintenant que nous tenons un des bouts du fil conducteur. Je sais de plus que votre petite fille vivait encore et accompagnait sa mère au moment de ce départ.

— Godelaine, tout cela est-il bien vrai ? Qui vous l'a appris ? quelles preuves en avez-vous ?

— Tous ces renseignements sont exacts, tous ces faits sont vrais, monsieur Savaron, et l'avenir vous le prouvera. Mais rappelez-vous les conventions arrêtées entre nous : j'ai consenti à me charger des recherches ; je vous ai promis de les mener à bonne fin, mais sous condition expresse que je serais dispensé de rendre compte de mes moyens d'action. Que voulez-vous ! il y a là pour moi, une question de discrétion professionnelle en vertu de laquelle je ne puis divulguer, même à vous, les sources d'où me viennent mes informations.

— Eh ! que m'importent les moyens employés, si vous me rendez mon enfant ! Elle est à New-York, dites-vous ? Eh ! bien partons, traversons l'Océan, allons la chercher.

En prononçant ces mots, monsieur Savaron s'était levé, animé d'une juvénile ardeur, comme s'il eût voulu se mettre immédiatement en route pour l'Amérique.

L'homme d'affaires s'empessa d'arrêter cet élan.

— Partir ? vous, monsieur Savaron ? mais cela n'est pas possible ?

— Et pourquoi ? . . .

Mais avant que Godelaine eût pu répondre à ce "pourquoi" interrogatif, monsieur Savaron reprit, sur un ton de découragement :

— Oui, je sais . . . vous allez me dire que je suis vieux, malade, usé, presque infirme, que ce serait folie à moi d'entreprendre un pareil voyage. Et en disant cela, vous aurez raison. Les fatigues de la traversée me tueraient. Je me sens si faible ! et je mourrais à moitié chemin sans avoir eu la dernière consolation, la dernière joie que je rêve : embrasser ma petite fille ! Mais vous, vous irez, n'est-ce pas ? Vous me la ramènerez ?

Godelaine n'hésita pas une minute à répondre. Son plan était si bien fait, que toutes ces questions étaient prévues d'avance.

— Moi ? dit-il ; je ne peux quitter Paris.